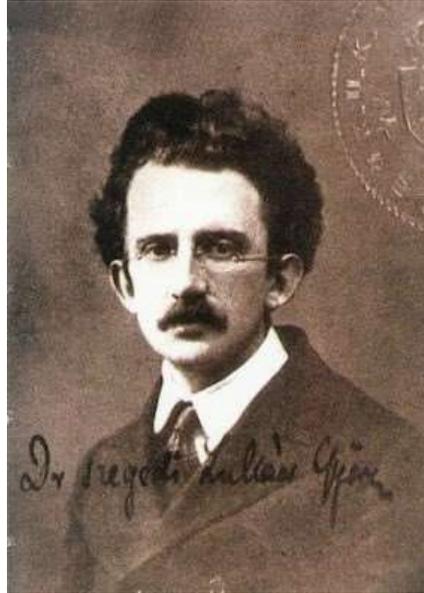


Georg von Lukács



*Sur l'essence et la méthode
de la sociologie de la culture.*

(1914)

Traduction de Jean-Pierre Morbois



Ce texte est la recension de la thèse de Hans Staudinger (1889-1980)¹ : *Individuum und Gemeinschaft in der Kulturorganisation des Vereins* [Individu et communauté dans l'organisation de la culture de l'association], dirigée par Alfred Weber² dont il était l'élève ainsi que de Max Weber à la Ruprecht-Karls-Universität à Heidelberg, où il étudiait la sociologie et l'économie.

Dans cette thèse, Staudinger a étudié l'évolution des sociétés musicales, du Moyen Âge aux chœurs communautaires bourgeois de son époque. Son hypothèse sous-jacente était que l'aliénation de l'individu serait bientôt surmontée par la vie en communauté des ouvriers. Ce que Staudinger considérait comme la forme naturelle de la vie en communauté au Moyen Âge serait ainsi renouvelé.

Zum Wesen und zur Methode der Kultursoziologie a été publié pour la première fois dans in: *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik* n°39 (1915), pp 216–222. Il occupe les pages 498 à 506 du tome 1 des *Werke* demi tome 2, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2018, et les pages 140 à 147 du recueil *Ästhetik, Marxismus, Ontologie* Berlin, Suhrkamp Verlag, 2021.

Toutes les notes de bas de page sont du traducteur.

Le langage du Lukács prémarxiste n'est décidément pas dépourvu d'une certaine obscurité, ou nébulosité,³ d'ailleurs revendiquée par l'auteur dans un article de 1910, avec laquelle le traducteur doit, non sans mal, se débrouiller.

¹ Hans Staudinger fut ensuite actif au sein du SPD et dut émigrer aux USA en 1933, où il poursuivit une carrière académique en économie.

² Alfred Weber (1868-1958), économiste et sociologue, frère du sociologue Max Weber (1864-1920).

³ <https://amisgeorglukacs.org/2024/06/georg-lukacs-sur-une-certaine-obscurite-1912.html>

Sur l'essence et la méthode de la sociologie de la culture.

Avec l'ouvrage que nous devons commenter ici commence une série de publications sur la sociologie de la culture, dont l'importance de principe est si grande que nous pouvons nous permettre, avant de parler du livre de Staudinger, d'exprimer très brièvement notre position sur l'objectif, la tâche, et les possibilités de l'entreprise dans son ensemble. L'Allemagne est indubitablement le pays où un travail sociologique conscient et organisé a été le moins réalisé, mais où néanmoins – avec des tentatives grandioses, mais restées malheureusement isolées, comme *Gemeinschaft und Gesellschaft* de Tönnies,⁴ *Philosophie des Geldes*, de Simmel,⁵ etc. – il a été réalisé pour l'exposé d'une sociologie de la culture plus que nulle part ailleurs. C'est pourquoi la tentative d'Alfred Weber de susciter et de diriger des études individuelles dans une organisation visant ce grand objectif, ne peut être saluée qu'avec la plus grande joie. Si la sociologie qui se développe sur la base d'un tel objectif n'englobe pas non plus le domaine de la sociologie dans son ensemble, mais exclut même sa partie la plus essentielle et la plus importante, la théorie des formations économique-sociologiques, beaucoup peut alors être réalisé ici par un travail clair et conscient. Le succès et la fécondité de l'entreprise dépendent cependant de la clarté des problématiques ; aussi utile que puissent être à tous égards les collectes de matériaux, cela n'est pas maintenant le point important, en premier lieu, pour une sociologie de la culture à créer, c'est

⁴ Ferdinand Tönnies (1855-1936), sociologue et philosophe allemand. *Communauté et société*, (1887) Paris, PUF, 2010

⁵ Georg Simmel (1858-1918) *Philosophie de l'argent*, (1900) –trad. Sabine Cornille et Philippe Ivernel, Paris, P.U.F., 1987

plutôt un examen très précis des questions possibles et une délimitation des réponses possibles. Une élaboration sans ambiguïté des points de vue spécifiquement sociologique à l'égard des phénomènes et objectivations culturels est importante, car ce n'est que sur la base d'une prise en compte des problèmes, ainsi effectuée, que sont possibles aussi bien un travail direct, empirique (qui assurément peut aller de concert avec ces problématiques) qu'une orientation globale sur l'ensemble du domaine. Certes, cette problématique claire et précise me semble manquer encore, provisoirement, tant dans le programme que dans la recherche isolée. Dans son exposé sur « le concept sociologique de culture » (*Verhandlungen des Zweiten Deutschen Soziologentages*),⁶ Alfred Weber prend à juste titre position contre la sociologie évolutionniste et intellectualiste, qui veut rapporter l'évolution globale de l'humanité à un seul (ou plusieurs) principes, mais aussi justifiée que soit cette prise de position, son programme positif peut bien peu créer une base juste pour le travail à venir sur la sociologie de la culture. La justesse méthodologique de la polémique d'Alfred Weber trouve en effet son fondement véritable en ce que ceux qu'il attaque (ceux qui échafaudent des histoires du genre de St Simon, Comte, Spencer, Lamprecht etc.)⁷ n'ont pas, à proprement parler, créé une sociologie mais,

⁶ [débat du deuxième congrès des sociologues allemands] tenu du 20 au 22 octobre 1912 à Berlin. Tübingen, J.C.B. Mohr, 1912.

⁷ Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon (1760-1825) philosophe, économiste et militaire français, fondateur du saint-simonisme.

Auguste Comte (1798-1857) philosophe et sociologue français, fondateur du positivisme.

Herbert Spencer (1820-1903). philosophe et sociologue britannique. Son nom est associé à l'application des théories de Charles Darwin à la sociologie, et donc au *darwinisme social*.

Karl Gotthard Lamprecht (1856- 1915), historien prussien dont l'approche interdisciplinaire de l'histoire joua un rôle méthodologique important pour la formation de l'école française des *Annales*.

chez les sociologues de cette série, une philosophie de l'histoire masquée et de ce fait méthodologiquement peu claire : sa violence faite à l'empirisme au profit d'un système conceptuel unitaire, focalisé sur un sens, a donc renvoyé – en instaurant des confusions – à l'unicité et l'immédiateté du simple déroulement de l'histoire ; en cherchant à nouveau l'immanence empirique-historique, au lieu de s'élever au-dessus de celle-ci en construisant une structure de contexte visible et publique du sens qui n'est pas immanent partout, ils ne parviennent à atteindre ni l'un ni l'autre. (Je ne parlerai pas du tout de l'inutilisabilité méthodologique du concept de loi auquel on peut parvenir ici, nécessairement peu clair et contradictoire.) Mais quand Alfred Weber souligne, par rapport à cet accessoire intellectuel, la priorité et la pertinence sociologique du « sentiment vital » direct et intime, et considère comme tâche de l'approche sociologique de la culture la connaissance de la « croissance dynamique » des « entités concrètes » que nous définissons comme de la culture, quand il mentionne comme méthodologiquement déterminante « le fait que nous concevions des choses comme le monde platonicien des idées dans leur beauté et pureté uniques en leur genre, leur isolement abyssal de toutes les autres philosophies de l'époque, et les sentons pourtant comme issues de la vie dans laquelle elles se trouvent », il ne réussit pas, lui non plus, à mettre au clair une pure sociologie de la culture, mais il la purifie de ses éléments conceptuels de philosophie de l'histoire, seulement pour l'abandonner à un mélange d'éléments historiques intuitifs. Si cette définition d'objectif dans la poursuite de son sens conduisait à une simple conceptualisation historique, comme elle a toujours été là dans de nombreux ouvrages, cela ne serait pas une objection solide contre elle : ce serait une pédanterie méthodologique que se s'opposer à des études en histoire de la culture pour la seule raison qu'elles paraîtraient sous la

dénomination d'une sociologie de la culture. Mais ce à quoi l'on pense ici – même si ce n'est pas dans une clarté suffisante – c'est pourtant une sociologie, pas une histoire de la culture, et du mélange des deux conceptualisations naît un fondement incertain, qui rend plus difficile la poursuite de la construction tranquille et solide d'une science autonome, quand elle ne la rend pas totalement impossible. Nous ne pouvons pas ici, même allusivement, parler des principes théoriques d'une sociologie de la culture. Pour autant, il faut seulement souligner que s'il peut y avoir une sociologie de la culture comme science particulière (et quand on parle de sociologie, on pense toujours à quelque chose de différent de l'histoire de la culture et de la philosophie de l'histoire), alors sa question fondamentale ne peut-être que celle-ci : quels nouveaux points de vue apparaissent quand nous considérons les objectivations culturelles comme des phénomènes sociaux ? Exprimé en logique transcendantale : qu'est-ce qui change dans le sens, la teneur et la structure des objectivations culturelles, si elles sont revêtues de cette forme méthodologico-sociologique qui la fait apparaître comme produit de la société et ainsi comme objet de la sociologie ? Comme toute méthode, comme toute science, la sociologie est une forme et pas un domaine objectif ou un contenu. Si donc elle est considérée comme une science constructive abstraite des « formes de socialisation » ou recherchée comme une sociologie qui « comprend » ou même qui « décrit », ce problème reste toujours le même : chercher la part du purement social dans les objectivations culturelles ; et la tâche sera toujours celle-ci : trouver des corrélations entre ces deux ensembles complexes de mise en forme (que celles-ci soient pensées comme causales, fonctionnelles, ou phénoménologiques, ici, c'est pareil). Mais de cela résultent pour la sociologie de la culture les questions suivantes, décisives pour le destin des recherches individuelles : premièrement, quelles

formes sociales entrent en ligne de compte comme facteurs influents pour une objectivation culturelle, et deuxièmement dans quelle mesure ces formes sociales s'immiscent-elles en tant que facteurs de mise en forme dans la structure d'une objectivation culturelle. L'apparente rigidité conceptuelle de cette clarification méthodologique ne se révèle que comme règle de sauvegarde pour l'individualisation des problèmes singuliers : pour chaque objectivation culturelle (donc par exemple pour chaque genre d'art et pas pour l'ensemble global de l'art), il faut toujours soulever à nouveau les deux questions et y répondre, et on ne peut penser à un résumé, à une sociologie conclusive que si d'un côté, est gnoséologiquement révélée une théorie des principes de ces interactions, et de l'autre est empiriquement travaillé dans son ensemble le domaine des objectivations culturelles. Le retour en arrière d'Alfred Weber au « sentiment vital » crée pour la sociologie de la culture une base trop large et de ce fait insuffisante pour une part, individualisée de manière subjectivement arbitraire pour une part : à sa recherche empirique de faits manque de ce fait le point de vue directeur qui régule le choix et la construction, et leurs récapitulations gardent un caractère d'expérience vécue : ils survolent les faits, les entourent d'un cadre décoratif, mais sans corrélation organique entre eux.

De ce fait, l'erreur essentielle du travail très talentueux, très intéressant et stimulant dans les détails, c'est que les conceptualisations les plus diverses, les plus hétérogènes entre elles s'affaiblissent en poids et en force de conviction dans leurs croisements et oppositions réciproques : le livre souffre d'une surabondance de thèmes qui, en soi et pour soi, sont toujours intéressants, mais qui en raison de leur accumulation ne peuvent, ni mûrir en une perfection immanente, ni, en se complétant mutuellement, s'entrelacer en une nouvelle unité ; en tant que construction, c'est un fragment dont les parties constitutives

(prises isolément) sont également fragmentaires. Le thème principal, le problème du contraste entre l'individu et la communauté, disparaît presque dans l'abondance des problèmes individuels. Cela ne peut en effet sans doute servir – si j'interprète bien l'intention de l'auteur – que comme ouverture ou accord final, et n'être présent dans le travail lui-même que comme musique d'ambiance, que comme arrière-plan constant et directive des considérations particulières. Mais il me semble que la liaison des cas individuels analysés au le problème principal est formellement lâche et intrinsèquement contestable. La considération finale (en soulignant les différences de manière lucide et raisonnée) veut trouver une analogie entre la formulation médiévale de ce problème et le socialisme à venir, entre lesquels s'insère l'épisode individualiste rationnel de la culture bourgeoise. « Le groupement du Moyen-âge avait un caractère organique, l'habitat de l'ouvrier porte à nouveau ce caractère organique. C'est alors que la chaîne se referme chez l'ouvrier, et celui-ci fait partie de la communauté. C'est ainsi que la personnalité a été un épisode... » (p. 172). Si je fais abstraction du caractère intrinsèquement contestable de cette thèse (dès que l'on prend en compte des phénomènes et des problèmes concrets, il ne reste en commun pas beaucoup plus que le concept, presque totalement vide, d'englobement du singulier par l'universel, son absorption en elle, et la différence totale des deux « universalités » apparaît comme la seule chose décisive) et si je considère la conclusion comme conclusion immanente du travail de Staudinger, alors je suis obligé de constater que le CQFD et la preuve ne coïncident pas totalement. Staudinger esquisse l'évolution vers cette nouvelle mise en forme par deux voies différentes : premièrement, en démontrant les nouvelles tendances dans l'évolution de la configuration des associations, deuxièmement grâce à une analyse psychologique directe du

monde interne et de l'environnement de l'ouvrier créé par lui. Néanmoins, aucune de ces lignes d'évolution ne conduit de manière strictement évidente au but recherché. Après une analyse pénétrante et fine du changement de forme des associations chorales du Moyen-âge à nos jours, qui (– abstraction faite d'une surestimation du concept de public à l'époque romantique, qui a probablement été si vivement mis en avant pour contraster avec la désorientation et la vacuité de la bourgeoisie d'aujourd'hui et qui, d'une aristocratie intellectuelle isolée, a été étendu à un véritable public, alors qu'en vérité il y avait alors aussi peu de public qu'aujourd'hui, sauf qu' alors cette masse était culturellement moins importante et décisive, même dans un sens négatif –) est certainement la partie la plus précieuse de ce travail, Staudinger ne parvient pas à prouver de manière convaincante ce qu'il y a de positif, là où pourrait se manifester la différence culturelle de structure du monde ouvrier d'avec le monde bourgeois. L'organisation en classe et l'englobement total par elle (« Il s'agit là des intérêts économicopolitiques potentialisés qui enserrent tout dans leur cadre, du chant au religieux » p. 122) n'y suffisent. En revanche, on pourrait en effet méthodologiquement objecter que cette fusion dans une universalité (abstraite et culturellement neutre) ne serait que la conséquence de la primitivité intellectuelle de l'ouvrier, historiquement conditionnée, et par conséquent sans doute seulement provisoire, même au sein de la culture actuelle, et on ne pourrait pas rejeter comme possibilité pensable que l'élévation culturelle du monde ouvrier conduise aussi en lui à l'individualisme, à la différenciation indépendamment de la classe sociale, à la formation d'autocraties intellectuelles, pareillement désorientées au plan culturel, trop raffinées et à des masses abruties. L'espérance de Staudinger (que comme espérance, je partage), c'est que l'organicité et la synthèse économique du monde ouvrier conduise à une synthèse

culturelle, à une nouvelle domination de l'universel sur le personnel, du lien sur la liberté, tant qu'un contenu positif de cette universalité ne peut être ni trouvée, ni mise en évidence, seulement une espérance, mais pas une connaissance ; tout au plus la démonstration pourrait-elle conduire à savoir et à prouver scientifiquement qu'aucune des formes d'organisation créée par le monde ouvrier ne constitue un obstacle à prendre en compte et à porter un nouveau contenu culturel (qui aujourd'hui n'existe pas). Pourtant, chez Staudinger, espérance et connaissance se mélangent encore provisoirement. Avec une sobriété et une objectivité admirable – pour passer à la deuxième partie, écrite en collaboration avec le Dr. Fr. Seidel – il analyse la psychologie du travailleur sans même se rendre compte que précisément les résultats qu'il y présente semblent contredire profondément sa vision globale. Cette étude, bien que fragmentaire et discutable dans sa forme actuelle, n'en est en effet pas moins très intéressante et prometteuse par son potentiel, aboutit à des résultats si négatifs et révèle (avec une audace qu'on ne saurait trop louer) un tel éloignement de la culture et une telle incapacité à la culture dans le monde ouvrier, que les remarques conclusives qui suivent, qui ramènent au problème principal, sont par rapport à cela en contradiction flagrante. Si les observations de Staudinger sont exactes (par exemple : « La pensée de l'ouvrier, qui ne tolère aucune abstraction supérieure et donc aucune conclusion qui en découle, mais contrôle uniquement les perceptions visuelles et les faits objectifs... Elle deviendra une mosaïque de faits empiriques, ni supérieurs ni subordonnés, mais juxtaposés et superposés, formant des complexes. Le travailleur ne peut pas faire ressortir et isoler » p. 137. « Tout cela est un signe que les ouvriers dont nous parlons ne sont pas occupés intensément à quoi que ce soit, mais courent partout, regardent, et en restent à ce qu'ils ont vu » p. 151), que pouvons-nous attendre ici

culturellement ? À cela s'ajoute que je ne peux absolument rien voir de spécifiquement prolétarien dans la description psychologique de l'ouvrier donnée par Staudinger ; il me semble plutôt qu'il s'agit de l'analyse d'un état intellectuel primitif et sous-développé en général, dont on trouve certainement suffisamment d'exemples dans le monde ouvrier, mais qui néanmoins ne le caractérisent pas de manière décisive et ne diffèrent pas en principe des formes typologiques correspondantes dans la petite bourgeoisie, la classe paysanne, etc. Ici, la problématique fondée sur l'expérience et donc trop large, vague, insuffisamment individualisée et trop peu adaptée à la question spécifique, révèle ses conséquences les plus déconcertantes : si tout n'est pas fixé clairement et précisément dès le départ pour la sélection et le tri du matériel dans une soi-disant étude socio-psychologique, celui-ci est voué à se perdre dans l'infini ; l'objet de l'étude socio-psychologique doit être définie conceptuellement, isolée et décortiquée avant que la psychologie proprement dite ne commence. Cependant, il ne semble y avoir pour cela de possibilité ni la méthode de Staudinger, ni celle d'Alfred. Cette considération nous ramène à l'objection soulevée au début de l'ouvrage de Staudinger : il travaille avec diverses formations conceptuelles sans parvenir à les amener à une pureté immanente et une harmonie entre elles. Ainsi, l'ouvrage tout entier peut servir d'exemple, sous forme d'essai, à sa thèse principale, dans la mesure où le développement des sociétés chorales peut illustrer l'aspect structurellement décisif du développement global, sans que les voies de l'exemple à la loi n'apparaissent clairement ; mais c'est ainsi que dans le livre, l'aspect historico-sociologique se transforme à nouveau en essai : au lieu de présenter le développement global des sociétés chorales allemandes, seul celui d'une ville est présenté, et les observations psychologiques personnelles de – 161 – ouvriers servent de fondement et

d'interprétation. Là encore, cependant, les limites qui en découlent n'ont pas été explorées jusqu'à l'ultime clarté : les limites et les sources d'erreur qui découlent nécessairement d'un domaine aussi restreint (nous ne mentionnerons ici que les effets modificateurs de la race de la population, de l'état culturel, etc. du seul lieu étudié) n'ont pas été étudiées méthodiquement, et le cheminement entre ces investigations individuelles – fragmentaires avouées – et l'universalité recherchée peut cependant être linéaire et direct. La nature problématique des résultats obtenus a certainement été suffisamment soulignée.

La concision nécessaire de cette critique m'a contraint à aborder davantage les aspects négatifs que les aspects positifs du travail de Staudinger. Toutefois, cela ne doit pas entraîner des représentations erronées de la valeur de l'ouvrage : les dissonances méthodologiques que j'ai été contraint de critiquer avec le plus de virulence proviennent précisément d'une source qui non seulement rend ce livre, malgré toutes ses contradictions, toujours intéressant et stimulant à lire, mais suscite aussi les plus grands espoirs pour l'avenir de son auteur, dont c'est le premier ouvrage : un mélange rare d'énergie intuitivement synthétique et de subtilité de l'observation individuelle, d'objectivité implacable face aux faits et de synthèse historico-philosophique à l'égard des ensembles complexes. Ces dons exceptionnels de l'auteur cohabitent souvent, sans médiation et presque sans lien, et au lieu de se favoriser mutuellement vers la perfection, ils se nuisent mutuellement. Cependant, ce livre montre déjà que, pour Staudinger, cette unification n'est qu'une question de maturité croissante et que – peut-être très bientôt – quelque chose de complet et d'aboutissant suivra ce premier ouvrage, qui, malgré tous ses défauts, est néanmoins très prometteur.

